

DIOP, Boubacar Boris, *Murambi. Le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000.

Kasereka Kavwahirehi

Volume 35, numéro 1, hiver 2003

Afrique en guerre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008640ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008640ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kavwahirehi, K. (2003). Compte rendu de [DIOP, Boubacar Boris, *Murambi. Le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000.] *Études littéraires*, 35(1), 125–127.
<https://doi.org/10.7202/008640ar>

■ DIOP, Boubacar Boris, *Murambi. Le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000.

Comment faire un récit de ce qui est inénarrable ou, comme le dit un personnage de Boris Diop, de ce qui « est au-dessus de mes forces¹ » ? Comment parler lorsque « même les mots n'en peuvent plus », qu'ils « ne savent plus quoi dire² » ? Autrement dit, « comment parler de ce devant quoi cesse toute possibilité de parler » (Sarah Kofman) ? Enfin, comment écrire, puisqu'on est dans l'impossibilité de ne pas le faire — par devoir de mémoire —, pour montrer que, malgré la nuit infinie de l'horreur qui nous hante encore, un jour nouveau est encore possible ? Tel est le défi que Boubacar Boris Diop a eu à relever en écrivant ce récit sur le génocide rwandais.

Il l'a relevé en optant pour une stratégie narrative de déprise, de non-maîtrise, témoignant à la fois de son impuissance face à ce qui est arrivé et de son refus de laisser le langage, qui a perdu toute innocence, et plus spécifiquement la loi du récit, s'emparer de la situation la plus aporétique en étouffant les multiples interrogations (contradictaires) qui en émergent. *Murambi* est ainsi traversé par un questionnement constant sur la possibilité d'écrire un récit du génocide. Ce que Boris Diop attribue à Cornelius, un de ses personnages, semble traduire ses sentiments d'écrivain réfléchissant sur les choix esthétiques et éthiques à assumer après avoir séjourné deux mois au Rwanda pour recueillir des témoignages :

Ces jours cruels ne ressemblaient à rien de connu. Tissés d'éclairs, ils étaient traversés par tous les délires. Cornelius en était conscient, il ne réussirait jamais à dompter ce tourbillon, ses fortes couleurs, ses hurlements et ses furieuses spirales. Tout au plus Siméon lui avait-il fait pressentir ceci : un génocide n'est pas une histoire comme les autres, avec un début et une fin plus ou moins ordinaires. [...]

Cornelius eut un peu honte d'avoir pensé à une pièce de théâtre. Mais il ne reniait pas son élan vers la parole, dicté par le désespoir, l'impuissance devant l'ampleur du mal... Il n'entendait pas se résigner par son silence à la victoire définitive des assassins... Ne pouvant prétendre rivaliser avec la puissance d'évocation de Siméon Habineza, il se réservait un rôle plus modeste. Il dirait inlassablement l'horreur... Cela, il pouvait le faire, car il voyait aussi dans le génocide des Tutsi du Rwanda une grande leçon de simplicité. Tout chroniqueur pouvait au moins y apprendre — chose essentielle à son art —, à appeler les monstres par leur nom³.

À l'exemple des « ossements éparpillés sur le sol nu⁴ » de Murambe, Boubacar Boris Diop donne à lire un récit dépouillé et fragmentaire. En effet, *Murambi. Le livre des ossements* est une suite de récits de plusieurs personnages acteurs ou témoins du conflit

1 Boubacar Boris Diop, *Murambi. Le livre des ossements*, 2000, p. 42.

2 *Ibid.*, p. 125.

3 *Ibid.*, p. 226-227.

4 *Ibid.*, p. 185.

qui a plongé le Rwanda dans la nuit. Il y a entre autres, Faustin Gasana, chef d'un groupe de miliciens qui prépare avec un calme foudroyant, ce qu'il appelle « le travail », c'est-à-dire le massacre des Tutsi. Faustin Gasana, dont le témoignage nous est livré de manière directe, est l'homme d'une seule conviction : l'impossibilité, pour les Rwandais, Hutu et Tutsi, de vivre ensemble. Ainsi déclare-t-il, avec son calme diabolique :

Moi j'ai toujours su en devenant Interahamwe que j'aurais peut-être à tuer des gens ou à périr sous leurs coups. Cela ne m'a jamais posé de problèmes. J'ai étudié l'histoire de mon pays et je sais que les Tutsi et nous, nous ne pourrions jamais vivre ensemble. Jamais. Des tas de fumistes prétendent le contraire, mais moi je ne le crois pas. Je vais faire correctement mon travail⁵.

Il y a aussi Jessica Kamanzi, une jeune femme qui a décidé d'« interrompre ses études à dix-huit ans pour rejoindre la guérilla⁶ ». Jessica, autrement dit, est membre du Front Patriotique Rwandais. Pendant le génocide, elle était un des agents de liaison de la guérilla à Kigali. Sa décision de rejoindre la guérilla est la réponse à la prise de conscience d'une urgence historique à laquelle, dit-elle, chaque jeune Rwandais est confronté :

Depuis 1959, chaque jeune Rwandais doit, à un moment ou un autre de sa vie, répondre à la même question : faut-il attendre les tueurs les bras croisés ou tenter de faire quelque chose pour que notre pays redevienne normal ? Entre notre avenir et nous, des inconnus ont planté une sorte de machette géante. Vous avez beau faire, vous ne pouvez pas ne pas en tenir compte⁷.

Un avenir digne, humain, pour le Rwandais, tel est le maître mot qui semble orienter toute l'action de Jessica Kamanzi et qui l'empêchera sans doute de sombrer dans les horreurs dont elle est témoin. « Il ne faut pas se laisser abattre⁸ », confie-t-elle à une autre jeune femme qui est au bord du précipice. Jessica est attentive aux signes d'espoir. C'est en effet elle qui donne le témoignage bouleversant de cette religieuse Hutu de Gisenyi, Félicité Niyitegeka, qui a choisi, au prix de sa vie, d'aider les Tutsi pourchassés par les assassins à passer la frontière du Zaïre. À son sujet, elle dit : « Je suis bouleversée. Des jours comme ceux que nous vivons enfantent aussi des êtres sublimes⁹. » C'est sans doute cette force d'âme, cette générosité, qui lui permettront d'aider Cornelius Uwimana à assumer l'incroyable.

En effet, Cornelius Uwimana, un personnage important du roman, revient au pays natal après plusieurs années d'exil. À son arrivée, il apprend le pire, ce à quoi il ne pouvait s'attendre et qui bouleversera toute sa destinée : son père, le Dr Karekezi, est celui qui a savamment organisé le massacre de Murambi et tué sa femme, la mère de Cornelius, ses frères et sœurs. Pour Cornelius, le retour au village natal signifie donc la confrontation avec l'horreur dont son propre père était le responsable. Grâce à ses amis d'enfance, dont Jessica, et surtout, grâce à son oncle, le vieux Siméon qui est comme le

5 *Ibid.*, p. 31.

6 *Ibid.*, p. 44.

7 *Ibid.*, p. 145.

8 *Ibid.*, p. 119.

9 *Ibid.*, p. 141.

pont entre l'ancien et le nouveau — un autre signe que tout n'est pas perdu —, Cornelius comprendra qu'il ne doit pas se laisser vaincre par l'horreur. À la nuit apportée par son père, il opposera l'espoir d'un jour nouveau.

En définitive, Murambi, le village natal de Cornelius, est le point de mire vers lequel tous les récits fragmentaires convergent : c'est le lieu suprêmement symbolique de la folie meurtrière qui s'empara du Rwanda entre avril et juillet 1994. Quatre ans après le génocide, Murambi demeure le lieu du déchirement intérieur des survivants qui, parfois, face aux ossements éparpillés, entassés, en décomposition, se sentent coupables d'avoir survécu. Ici, l'homme expérimente son impuissance, sa fragilité. Murambi est aussi le lieu où les hommes et les femmes réapprennent tout doucement à vivre, à s'approprier, à se retourner vers l'avenir. La dernière phrase du roman est éloquent à ce sujet. L'on y apprend en effet que Cornelius voulait dire à la femme qui allait chaque jour à l'École technique (œuvre de civilisation), qui avait été transformé en camps de barbarie, « que les morts de Murambi faisaient des rêves eux aussi, et que leur plus ardent désir était la résurrection des vivants¹⁰ ».

La stratégie narrative choisie par Boris Diop a l'avantage, en multipliant les points de vue, de suggérer la complexité de la situation rwandaise. Le roman permet de suivre la manière dont le génocide est vécu par ses acteurs, les miliciens (Interahamwe), les témoins (survivants), pour aboutir au lieu-symbole de Murambi Mémorial, duquel monte l'impératif catégorique : « Fais en sorte que [Murambi] ne se répète pas, que rien de semblable n'arrive » (Adorno). C'est la raison même de l'écriture de Boubacar Boris Diop.

Kasereka Kavwahirehi

Université d'Ottawa

10 *Ibid.*, p. 229.